

—Oui, d'une femme qui aime Georges et veut se venger de la marquise et de lui.

—Mais Clotilde ne peut aimer ce traître ?

—Elle l'aime.

—Elle ne peut être auprès de lui.

—Elle y est pourtant.

—La preuve, oh ! la preuve ! s'écria Sanchez.

—Nous allons te conduire à l'endroit où ils se trouvent.

—Allons.

—Un instant. . . . As-tu du courage ?

—Tu le vois bien, puisque je veux voir ma honte et boire le calice des douleurs jusqu'à la lie.

—Consens-tu à ce qu'on te bande les yeux ?

—Faites.

—Ce n'est pas tout. Il faut me jurer que tu n'ôteras pas ton bandeau, sous aucun prétexte, avant qu'on ne t'aie donné la permission de le faire.

—Je le jure ! . . . Partons.

—Ce serment ne me me suffit pas.

—Tu doutes de ma parole ?

—Non, mais je crains que l'impatience ou la colère ne t'y fasse manquer.

—Que veux-tu de plus ?

—Une chose simple : laisse-toi attacher les mains derrière le dos ; ainsi garrotté, tu n'auras même pas l'envie de trahir ton serment.

—Et je verrai l'infâme !

—Avant une heure, tu le verras aux pieds de Clotilde ; mais si, pendant que, caché, tu pourras assister à leur entrevue, tu fais un geste, tu pousses un cri, tu es mort !

—Mourir sans me venger d'eux, non pas ! Oh ! je garderai le silence. . . . Allons.

Deux bahis mirent un épais bandeau sur les yeux du marquis et fixèrent solidement ses mains derrière son dos, au moyen d'une corde. Puis Sanchez se sentit enlevé de terre et, quelques minutes après, se trouva couché sur des coussins mouvants qui semblaient être portés par des hommes dont il entendait les pas précipités sur le sable de la route. On l'avait, en effet, mis dans un palanquin. Schiba s'était placé à ses côtés sans qu'il s'en doutât, et les bahis avaient pris leur course vers la maison qu'habitait l'inconnue. Au bout d'une demi-heure on s'arrêta, et Sanchez se sentit guidé jusque dans un appartement dont l'air chaud offrait un saisissant contraste avec la bise qui sifflait au dehors.

—Plus un mot, plus un geste, lui dit Schiba, et attends.

Le Khansaman donna quelques ordres à voix basse aux bahis et, sortant, alla rejoindre dans une pièce voisine l'inconnue et Georges, qui se trouvaient près de Clotilde, toujours endormie.

—Il est là, maîtresse ; hâtons-nous.

—Jouez bien votre rôle, fit l'inconnue à Georges.

Celui-ci ne répondit pas. Il était fort pâle. Gagné par l'ascendant que Schiba et sa mystérieuse compagne exerçaient sur lui, stimulé par l'appât de trois millions qui lui étaient promis, désireux de se venger de d'Alviella, qui lui avait ravi la belle créature qui se trouvait auprès de lui, il ne pouvait se défendre de ressentir une vive émotion.

—Allons, du courage, lui dit Schiba, vous allez vous venger et faire fortune d'un seul coup, c'est-à-dire goûter deux bonheurs à la fois.

—Mais qui tuera le marquis ? demanda Georges d'une voix tremblante.

—La douleur, répondit l'inconnue.

Tout en parlant, Schiba avait baissé la lampe qui les éclairait et, après avoir fait respirer à la jeune marquise un nouveau flacon, attendit pendant quelques moments. L'inconnue et de Maurange suivaient en silence chacun de ses mouvements.

Après quelques secondes d'un profond silence, Clotilde sembla sortir de la profonde torpeur dans laquelle elle était plongée. Sa respiration muette, qui lui donnait l'aspect d'un cadavre, fit entendre des accents réguliers, et ses yeux mêmes semblèrent vouloir s'entr'ouvrir, mais, au moment où ses paupières allaient se soulever, Schiba posa l'une de ses mains sur le front de la jeune femme et, avec celle qui était libre, exécuta de lentes et nombreuses passes, qui ne tardèrent pas à plonger la marquise dans un second sommeil d'une toute autre nature que le premier. Ainsi magnétisée, Clotilde, sous la volonté du Khansaman, prit l'air d'une personne éveillée sous l'empire d'une langueur douce. Ses yeux s'ouvrirent et son regard fixa sans les voir les témoins de cette scène muette. Elle se redressa sur le divan où elle avait été déposée.

—Mettez-vous là, fit Schiba à Georges, qui obéit en s'agenouillant devant la marquise, dont il prit les mains dans les siennes.

Lorsqu'ils furent ainsi, le vieil Indien alluma toutes les bougies des deux candélabres qui se trouvaient sur la cheminée, et ayant fait un signe à l'inconnue, qui se glissa un instant dans la chambre où Sanchez attendait, il se cacha derrière une draperie qui tombait le long du divan sur lequel Clotilde était assise, puis, au travers de ce tissu, il continua à exercer sur madame d'Alviella son magnétique pouvoir. L'impatience de Sanchez pendant tous ses préparatifs était arrivée à son comble. Le doute, la douleur et la colère bouleversaient ses sens et son cœur. Il lui semblait qu'il avait attendu un siècle, lorsqu'un des bahis, sur un signe de l'inconnue, qui disparut aussitôt après l'avoir fait, dénoua son bandeau.

La chambre dans laquelle se trouvait le marquis était faiblement éclairée. Les bahis, toujours silencieux, le menèrent vis-à-vis d'une épaisse draperie et, l'ayant soulevée, se tinrent debout derrière lui.

La vue de Sanchez put alors plonger dans la chambre où Georges de Maurange se trouvait aux genoux de Clotilde. Un vitrage le séparait d'eux. En les apercevant, Sanchez dut faire un effort pour qu'un effroyable cri de douleur et de rage ne s'échappât point de ses lèvres. Se maîtrisant, il écouta pourtant.

—O Clotilde, dit Georges à la marquise, que pourrais-je jamais faire pour te remercier d'avoir pris pitié ma douleur, d'avoir récompensé ma contrainte d'avoir écouté mon cœur ? Tu n'es pas une femme, mais un ange, belle entre toutes les belles, et il me semble que Dieu t'a placée sur ma route pour me faire goûter une partie des joies qu'il ne réserve qu'à ses élus. Parle, mon amour, répète-moi encore ce doux aveu que ta bouche prononçait tout à l'heure.

La marquise était immobile.

—Je t'aime, fit-elle sans conviction et comme cédant à une force invincible.

Sanchez chancela. Les bahis le soutinrent, en le forçant à demeurer.

—Oh ! que ce mot est doux ! reprit Georges. Après tant de luttes, tant d'obstacles, se retrouver, être l'un à l'autre, quelle ivresse ! Ce que j'ai souffert, tu ne le sauras jamais, ma pauvre âme ; la jalousie a failli me tuer